

Course alpestre : de Lausanne au mont Buet

Autor(en): **L.C.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **7 (1869)**

Heft 35

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-180477>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Courses alpestres

de Lausanne au mont Buet.

III

Le chemin, qui conduit du bureau à la cascade de Bérard, parmi d'énormes blocs de granit, est vraiment très curieux et frappe l'imagination. On se croirait transporté au milieu d'un de ces antres malfaisant, hanté par des brigands ou des faux-monnayeurs. Pourtant, je vous assure qu'il n'y a rien de pareil, car le *montreur* est très doux, très poli et accepte les francs du pape.

La cascade, haute d'environ 60 pieds, est imposante par son volume et ses caprices, il y en a de vantées qui ne la valent certes pas.

Au bureau-cantine est un registre, auquel les visiteurs confient leurs impressions et jettent leur signature. C'est un recueil polyglotte d'absurdités et de choses sérieuses. Nous répondons à une de ces dernières signée d'un grand nom, par ce quâtrain, suivi de nos signatures :

Il faut suivre la loi commune
Par la crainte des châtimens;
Aux riches, laisser la fortune
Et l'Allemagne aux Allemands.

Accompagnés du fils du *cascadeur*, gentil garçon ma foi, nous poussons, par un chemin pierreux et accidenté, jusqu'au chalet de Pierre-à-Bérard. Entrons.

Ce caravansérail est un chalet-hutte, adossé à un immense bloc de rocher, qui l'abrite en partie. Au rez-de-chaussée, une cuisine et deux chambres contiguës, dont la première, qui a bien 8 pieds de côté, sert à la fois de salon, salle à manger et chambre à coucher. Au-dessus, quelques boîtes à coucher et voilà.

Les fonctions de maître d'hôtel, de cuisinier, de sommelier, de femme de chambre et de portier sont remplies avec aisance et facilité par un factotum qui a nom : Joseph Ancey.

Si vous avez faim, il vous servira à votre choix, beef-steack, côtelette, jambon, etc., et pour vous désaltérer, du vin rouge ou blanc, du café et du thé de Chine. Contre le brouillard, il a le kirsch et la grande chartreuse, contre les pieds mouillés toutes sortes d'attentions. Outre cela, Ancey a deux grandes qualités : il a des prix modérés et parle patois.

L'ascension du mont Buet est facile et n'offre aucun danger. A travers les débris de rochers et les *névés*, nous arrivons à la *table du chancre*, sorte d'esplanade à demi-heure de marche du sommet. Là s'arrêta, pour dîner, un chancre de Genève ; faisons comme lui.

Près du sommet nous trouvons le *cabinet Pictet*, petite hutte en pierres que ce savant genevois construisit, dit-on, de ses propres mains. Tout auprès est une pyramide à base quadrangulaire, qui a probablement servi de repère à des travaux géodésiques.

Nous sommes à la cime, recouverte d'une épaisse couche de neige ; le temps est calme et doux. De cette hauteur (10,000 pieds), les montagnes d'alentour semblent d'humbles vassales ; seul, le Mont-

Blanc, sous son manteau immaculé, s'étale à nos yeux avec un écrasante majesté. Du côté de Genève : rien absolument, rien que la brume.

Le vent fraîchit, songeons au retour. La descente est rapide, grâce aux glissades sur les *névés*, et bientôt le solitaire vallon du Bérard retentit de nos cris de joie. Tout en chantant, nous contournons les Aiguilles-Rouges et allons demander à Argentièrre un gîte pour la nuit.

Le lendemain matin, départ pour Martigny par le col de la Forclaz. Devant notre hôtel s'organise une caravane. Les muletiers sont affairés et les mulets impatients. Une chaise à porteurs est là qui attend. La caravane s'ébranle.

Un gros marchand replet qu'ombrage un parasol
S'assied sans rougir sur la chaise.
Sous l'effort, le brancard grince en quittant le sol
Et le monsieur soupire d'aise.
Ils sont quatre porteurs. Tour à tour deux à deux,
Sous ce fardeau qui les écrase :
Ils suivent les contours d'un chemin montueux
Qu'une chaleur torride embrase !

S'il est un métier pénible pour un homme libre, c'est sans doute celui de porteur. Porter son semblable, suer sang et eau pendant qu'il se prélassé sur un fauteuil : c'est manger un pain bien amer. Cela nous fait dire :

Egalité ! qu'es-tu ? Rien qu'un mot, puisque l'homme
Pour quelques pauvres francs se fait bête de somme.

D'Argentièrre à Martigny il y a six bonnes lieues, mais notre discussion sur l'inégalité des conditions est si animée, que c'est presque sans fatigue que nous arrivons à la gare et prenons le train pour Lausanne.

Thermes de Lessus, juillet 1869.

L. C.

**Richisau.**

Ce nom vous eût semblé bien autrement baroque si vous l'aviez entendu prononcer par mon guide de Schwytz. Le *ch* était inimitable ; il montait lentement des profondeurs les plus intimes de l'individu et s'épanouissait au dehors. On voyait palpiter les boutons du gilet de ce brave homme, signe certain qu'il parlait du diaphragme, comme le recommande M. le professeur Talbot, l'un des artistes les plus distingués de la Comédie française.

Sans la carte de M. le général Dufour, je n'aurais guère compris l'allemand schwytois ; ce Richisau était un endroit habité. Qu'y faisait-on ? Le guide m'éclaira par ce seul mot : Kurort, c'est-à-dire, localité où l'on fait des cures. Quelles cures ? Mon guide se frappa la poitrine et je devinai. Richisau est un asile destiné aux malheureux phthisiques du canton de Glaris.

Cette pensée m'attristait ; les premiers hommes que je devais rencontrer au sortir des montagnes étaient donc phthisiques et condamnés à une lente agonie. Cela me troubla quelque peu dans la contemplation du spectacle magnifique qui s'offrait à mes regards. De chaque côté, de superbes montagnes dont les derniers gradins étaient tapissés de rhododendrons ; au fond, le petit lac de Klön ; mais,